

## M. Mary-Lafon a la parole sur cette question : Quelle a été l'influence de la langue romane sur les langues italienne, espagnole et portugaise ?

Un grand philosophe a dit de nos jours : le monde moral et le monde physique ne se composent que de réactions ; jamais vérité ne fut plus incontestable et avec une plus haute portée ne s'appliqua mieux à l'histoire. L'axiome de M. Royer-Collard frappe sur ce terrain comme une révélation. Voyez en effet, Messieurs, — depuis le commencement des siècles la vie des nations n'est-elle pas une continuelle bascule ? Un va et vient, perpétuel ?—L'Orient et l'Occident, voilà les deux pivots de l'immense machine humaine ; elle tourne sans cesse de l'un à l'autre. De l'Orient partent les premiers, les Celtes, pour venir s'emparer de l'Europe, huit ou dix siècles plus tard, les Romains partent à leur tour d'Occident pour aller s'emparer de l'Asie. Les années s'écoulent, la machine humaine tourne toujours d'Occident en Orient ; arrivée à son dernier rouage, le mouvement inverse lui est imprimé de nouveau, les races orientales de vieille origine celtique sont précipitées sur l'Europe, la réaction dure longtemps ; mais quand l'Orient a versé sur nos rives son dernier flot de Sarrazins, le tour de l'Occident revient et les races européennes, marquées au signe des croisades, sont précipitées sur l'Asie<sup>1</sup>.

Dans ces grands chocs, ces mélanges de peuples, ces refoulements mutuels, sont nées et ont vécu les langues, il est donc indispensable à tout homme qui veut les étudier de prendre pour point de départ la loi de réaction universelle qui régit le monde depuis son commencement : parce qu'alors les convulsions du passé, ses bouleversements, ses larges ruines deviennent autant de salons ; que désormais guidé au vrai, on se sent plus fort et qu'on suit avec plus d'assurance leur marche sur la terre.

Voici ce que demande l'Institut historique : — Quelle a été l'influence de la langue romane sur les langues italienne, espagnole et portugaise ?

### Qu'est ce que la langue romane ?

De cette question naît d'abord une obligation préliminaire et rigoureuse : déterminer avant tout, ce qu'on entend par langue romane ? Ce mot aujourd'hui est diversement interprété : les uns le prennent pour signifier la langue d'oc, les autres l'appliquent à la langue d'oïl, dans l'esprit de tous il rend plus ou moins justement l'idée qu'on se forme du latin corrompu. En réalité il fait faire un contresens à tout le monde. Prouvons clairement notre assertion, l'histoire à la main...

Quels furent les premiers habitants de la Gaule, de la Gaule Méridionale surtout ? Ceux que *Joseph* appelle Gomarites, *Eustathe d'Antioche* Galates, *Joseph Gorionide* enfants de Goïner, la chronique paschale *Gamériens*, et *Isaïe* fils des géants, les Celtes. Les Celtes sont les premiers connus pour avoir peuplé notre continent. Diodore de Sicile les montre dans l'Aquitaine ; « les Celtes habitent, dit-il, le long de la mer qui est du côté de Marseille et de Narbonne ; ils s'étendent dans le milieu du pays jusquaux Alpes et aux Pyrénées. »

Strabon et César viennent joindre leur témoignage au sien : appuyé en outre par l'imposante autorité de Leibnitz<sup>2</sup>, on pourrait déjà regarder le fait comme hors de doute, mais nous sommes en mesure de le prouver sans réplique.

<sup>1</sup> Nulle part les peuples n'ont été plus mélangés qu'en Europe. Déjà dans beaucoup de contrées il serait difficile aux habitants de dire à quelle nation, ils appartiennent, s'ils sont Goths, Maures, Juifs, Carthaginois, Romains. (Herder.)

<sup>2</sup> De origine genlium.

La nature a laissé les preuves sur notre sol : elles sont nombreuses et magnifiques, choisissons : ce pic colossal qui domine les Pyrénées s'appelle encore *Canigou*, du celtique *can* blanc et *gou* sommet. La pyramide de neige de l'Auvergne s'appelle encore *Cantal*, du celtique *can* blanc et *tal* élevé. Les Cévennes, en gallois moderne, dialecte du Celtique, veulent encore dire *crête des montagnes*, *Keбен*. Presque tous les fleuves ont conservé leurs noms celtiques ; c'est la Dordogne, *dour* eau *don* profonde, la Garonne *garu* rapide *ouan* étant ; l'Adour, de *ar* au pied des montagnes et de *dour* l'eau ; l'Hérault, d'*arat* labourer, à cause de ses mille sillons ; le Tarn, que les Gallois appellent encore le fleuve des montagnes<sup>3</sup>.

Vous faut-il des témoignages plus affirmatifs ? ils ne manquent pas : toutes les anciennes médailles de Marseille portent ces deux mots : *Maz-Salia*, de *mag* habitation, *salia* salienne. Encore aujourd'hui, dans-tous les environs de Clermont, Grenoble, Montpellier, les maisons de campagne ont conservé le nom de *maz*, tandis que dans le Quercy on trouve des villes, la Magistère, par exemple, ou le mot *mag* n'est nullement altéré. Les mots penne, ville de *pen*, sommet, se rencontrent très-fréquemment. Enfin, dans le portrait que nous fait M. Champollion des Celtes découverts sur les bas-reliefs triomphaux de Sésostris, on reconnaît exactement nos ancêtres tels que les a décrits Strabon ; c'est la même tunique sauvage, noire et velue ; ce sont les mêmes tatouages avec le glas ou bleu celtique ; la longue marche du temps n'a pu même effacer complètement leurs mœurs. Comme les Gallois et les Bretons, les paysans du Limousin du Périgord, de l'Auvergne, du Quercy, ont les cheveux longs, mangent cette bouillie que *Plaute* invoquait comme sa lettre de noblesse, portent le *brak* où chausse étroite (*brago*), qui distinguait leurs pères les *bracatti*, chez les anciens, et reproduisent tous les jours dans leur *ranço doudo* le *red-an Druo*, que *Lucilius* prêté aux Celtes, est le *red-an dro* ou danse en rond, des Bretons.

Là ne s'arrête pas du reste la filière des analogies celtiques entre les méridionaux actuels et les Bretons, qui passent, avec juste raison pour les plus purs descendants des Celtes, il est surtout un pays, le Quercy, où la comparaison devient frappante ; le dernier soumis aux Romains, et peu foulé depuis par les pieds des barbares, il a conservé une foule de vestiges de ses habitants primitifs ; outre la ressemblance du langage, on y trouve comme en Bretagne des Dolmens partout, on y saisit sur le fait les superstitions druidiques, telles que celles de la plantation du mai, des feux du solstice d'été ou de *Johnan* (Janus), que le peuple appelle Saint-Jean. Avant la révolution, *Dominici* nous dit qu'on accourait en foule des campagnes pour couvrir tous les ans un dolmen de fleurs. En Bretagne, on vous montre la cabana de las fadas, la cabane des fées, à Montauban, la fon de las fadas, la fontaine des fées.

On n'en finirait pas si l'on voulait effleurer, même en courant, tous les rapprochements curieux qui ne cessent d'éclorre à ce sujet, mais, comme nous avons hâte d'aborder la question, il faut immédiatement passer à l'objection qu'on serait en droit de nous faire.

On peut dire : —

Nul ne conteste la similitude qui existe entre les naturels du midi et ceux de la Bretagne ; mais comment est-il possible de prouver que l'idiome breton reproduit la langue celtique ? — Je fais observer que cette similitude remarquée entre deux peuples absolument étrangers l'un à l'autre, depuis au moins vingt siècles, est déjà

---

<sup>3</sup> Pour l'identité de tous ces mots celtiques, consultez Pezron Rostrenen, quelquefois Bullet.

un bon commencement de preuve ; mais comme les esprits positifs veulent des paroles positives, je vais prier *Leibnitz* de répondre à ma place : « Il est heureux, dit-il, pour les origines scythes de l'histoire des Celtes, qu'Hérodote nous ait conservé une espèce de vocabulaire scythe, à l'aide duquel on explique parfaitement les mots celtes. » Car *Hérodote* nous apprend qu'*aeoparta* veut dire chez les Amazones (mères des Celtes), meurtrières d'hommes : or, de *aeor* est venu *heer* maître, et le vieux verbe *patschen* qui frappe, comme d'*arimaspi* (les borgnes), mot qui, d'après le même Hérodote, se décomposait ainsi, avec cette signification *arim* un, *spu* oeil, sont sortis les deux termes celtiques qui les représentent comme de l'expression *mare* rapportée par *Pausanias* dérive *mare* ou *mark* cheval.

Il est donc évident que si, à deux mille ans de distance, les seuls mots qu'*Hérodote* et *Pausanias* aient notés comme celtes *heer*, *spu*, *mark* se retrouvent sans altération dans la langue bretonne (et ils s'y trouvent en effet), personne ne peut nier qu'elle ne reproduise plus ou moins fidèlement l'ancien idiome celtique.

Tout ce qui vient d'être dit à l'occasion de la Gaule méridionale, s'applique avec la même valeur à l'Espagne, à l'Italie et au Portugal ; pour éviter des répétitions fatigantes, j'oublie les noms de villes, de fleuves, de montagnes, communs aux quatre pays, et je laisse à *Plutarque*, *Strabon*, *Martial*, *Hérodote*, *Ephorus* et *Diodore de Sicile*, le soin de convaincre ceux qui pourraient douter encore. Il est maintenant suffisamment établi que notre midi, que l'Espagne, l'Italie et le Portugal furent primitivement couverts par le même peuple, et que ce peuple était celtique.

À lui vinrent se mêler les colonies de Tyr et de la Grèce : elles semèrent sur le jeune sol européen tous les fruits de la civilisation asiatique, le commerce, l'agriculture et les arts, et donnèrent en échange de l'hospitalité, leurs mœurs, leur langue et souvent le nom à leurs hôtes.

C'est plus tard au Lacidon qu'abordent les galères de *Fuivius* ; Marseille ouvre à Rome la porte des Gaules ; les Romains les inondent à la suite de *Sextius*, de *Fabius* et de *César*. Ils

comblent avec des colonies latines les trouées faites par l'épée latine, et, mariant avec adresse leurs coutumes aux coutumes des Celtes nommés par eux Gaulois<sup>4</sup>, ils les forcent selon *Rustilius*, le poète courtisan, à s'applaudir d'avoir été vaincus.

Mais cet aquilon que Jérémie annonçait aux hommes, a soufflé dans le nord : Huns et Vandales passent sur les Romains en secouant leur grande torche incendiaire et sous les pieds de leurs chevaux écrasent la vieille puissance de Rome. Aux places, noires encore des feux de ces barbares, les Goths plantent leurs tentes ; après les Goths accourent les Sarrasins, qui essaient de dessiner sur notre terre, comme sur celle de Grenade, les minarets du prophète ; mais les Aquitains les refoulent au-delà des monts et finissent par rester maîtres du pays de leurs pères. — Cette esquisse préliminaire vient de vous rappeler, Messieurs, de combien d'éléments divers se sont composées les peuplades méridionales, vous en concluez déjà tout naturellement que là où il y a eu mélange de nation, il y a eu mélange de langue, et que l'idiome général qui a surnagé sur le torrent de chacune de ces mixtions, s'est formé aux dépens de toutes. Cela est si vrai, que dans la langue appelée Romane, outre l'élément romain, le celtique, le grec, le gothique et l'arabe jaillissent comme quatre sources intarissables. Quelques exemples vont vous montrer si j'exagère. —

---

<sup>4</sup> César

## CELTIQUE.

De arat (labourer) est venu arar, labourer.  
De arch (coffre) archa coffre.  
De bull bouillonnement, bull bouillonnement.  
De brag, braje, brago braye.  
De bagat troupe, bagaire membre de troupe joyeuse.  
De bendem vendange, bendemio vendange.  
De benim poison , benim poison.  
De caül chou, caül chou.  
De kuta cacher, kuto cachette.  
De kuen coin, kouen coin.  
De canab, canobou chenevis.  
De gorp vautour, gorp corbeau.  
De edewin devin, edwina deviner.  
Deflau, fléau fleoù.  
De lili, lis liri.  
De Yagad, regard Vagad.  
De lança, lancer lança.  
De mu silence, mut muet.  
De minut, menu minut.  
De nevè, nube neuf.  
De noeth, neuthxwx.  
De niful épais nuage niboul.  
De op cri, op.  
Deorguoïlorgueil, orgouïL  
De pour ^ourveaio. vpourret.  
De pedd pé pied.  
De pull poli poulain,  
De plega plier, plega.  
De rabes raves rabos.  
De rigol rigueur du froid, rigol.  
De raden fougère, roudou.  
De segal seigle, se gai.  
De scutell écuelle, s cutello.  
De trous bruit, truc.  
De termen pierre, termen levée de terre.  
De tombell tombe, toumbell.  
De violi violer, violi.

## GREC.

De kalos beau et brillant dérive calel lampe et calât bien mis.  
De aixios heureux, aysat heureux.  
De balma grotte, balma grotte.  
De apaga emmener, amaga se cacher.  
De bambaiin bambin bambino.  
De brazo bouillir, brazo feu.  
De babai bon !... abai.  
De luke crépuscule du matin, luga étoile du matin.

De azoura terre labourée, lavwa labom<sup>^</sup>er.  
De damas femme mariée, dama dame.  
De blassos bourgeon, blous qui signifie vin pur.  
De rogme crevasse , roumec ronce.  
De inagis huche à pétrir, mac h.  
De cledos clôture, clèdo.  
De issauros lieu exposé au grand air, issauran.  
De maeuarein bartreavec force, macqua.

#### GOTHIQUE.

De barri, Plante qui donnait son nom à de certains endroits reculés, s'est formé barri faubourg : —  
De door porte, cadauro loquet.  
De lukar lampe, lugar étoile.  
De fnarei mer, mareio marée.  
De nalhs nuits, netsch nuit (i).

#### ARABE.

De salata sort salada, salade.  
De serfotil serfoui, cerfeuil.  
De limoun limo, citron.  
De quamise camise, chemise.  
De slablestablé, écurie.  
De bardabardo, selle d'âne.  
De myrary mirai, miroir.  
De gibs gips, plâtre.  
De saboun sabouri, savon.  
De gomel camel, chameau.  
De baquar baquo, vache.  
De jasmin iasmin, jasmin.  
De ligan ligan, licol.  
De moussiqa mousica, musique.  
De fom fourn, four.  
De mascara mascarata, mascarade.

La conséquence est rigoureuse : après de telles citations, qu'il serait du reste facile de multiplier à l'infini, nul ne peut plus être admis à nommer exclusivement romane une langue où s'amalgament avec l'idiome romain quatre idiomes si divers.

Mais je vais maintenant plus loin; je nie qu'on puisse dire *langue romane* , même en entendant signaler par ce mot, l'élément romain pris comme prédominant.

Ici, Messieurs, je me trouve face à face avec l'opinion d'un homme, dont les importants travaux sur cette matière ont fait autorité jusqu'à ce jour et qui mérite un examen sérieux, je veux parler de M. Raynouard<sup>5</sup>.

M. *Raynouard* est, je crois, le premier qui ait mis le mot en circulation : *Gomez et Mariana* disaient romance, Fauchet disait romande, il a voulu les corriger, et il a dit

---

<sup>5</sup> Bien qu'il ne partage pas toutes les idées de M. Raynouard, l'auteur, qui est un jeune homme, s'empresse de rendre hommage à son zèle et de reconnaître avec la plus haute estime les immenses services par lui rendus à la littérature du midi, ( M. L. )

romane. Or, soit pour le roman, soit pour le latin, la traduction est inexacte. Prions saint Augustin de compléter notre pensée d'une manière franche mais polie : ce qu'a fait M. Raynouard, nous dit-il, n'est autre chose que de donner à un mot latin un sens différent, de celui qu'il avait chez les Latins eux-mêmes.

En d'autres termes, ce n'est qu'un barbarisme. —

Expliquons-nous : —

Tous les auteurs qui ont parlé de cette langue l'appellent *lingua romana* ; le sens à coup sûr n'est pas douteux. Vous savez tous le latin, Messieurs, eh bien! quel est celui de vous qui ne rendrait pas *lingua romana* par langue romaine ?....

Quel est celui qui mutilerait la seule signification vraie, uniquement pour faire un mot *eunuque, romane* ? personne, j'en suis sûr. Il y a plus, du reste, car ne croyez pas que je cherche ici une chicane grammaticale. En disant seulement *romane* M. Raynouard a faussé l'histoire : presque toujours en effet ce terme est accompagné d'un adjectif qui en détermine la valeur.

Ainsi, le concile de Tours Lémoinne Helganet, Rheginon, Sevère-Sulpice, Balderic, L'anonyme (*Histoire de la translation de Saint-Germain*), Saint-Éloy, et Yabbé Leboeuf écrivent *romana rustica*.

D'autre part :

Pascase Radbert, Nithard, Gérard de Corbie, Gonzon, Bembo, Fontanini écrivent *romana vulgaris*.

Quel que soit votre choix, vous voyez donc qu'il faut dire, pour rester dans le vrai et pour exprimer un sens net, *romaine rustique*, ou *romaine vulgaire*.

Il suit de là que les uns entendant par la *romane*, la *tudesque*, c'est-à-dire celle d'oïl, les autres la provençale, c'est-à-dire celle d'oc, cette mauvaise dénomination, comme nous l'avons avancé au commencement, faisait faire un contre-sens à tout le monde.

Nous sommes cependant forcés d'adopter une dénomination meilleure et qui serve de base à la réponse demandée par l'Institut historique ; or, en ce cas, le parti le plus sage c'est de s'appuyer sur les autorités irrécusables qui viennent d'être citées et de dire avec elles et avec un géant de science, Ducange, *romaine provençale*. L'épithète renferme implicitement l'idée du mélange celtique et grec, gothique et arabe.

Pouvons-nous passer immédiatement à la recherche de son influence sur l'espagnol, l'italien et le portugais ? Non, Messieurs; non pas avant de la connaître complètement elle-même : rassurez tous, néanmoins cette connaissance indispensable sera bientôt faite. Vous savez que les Romains, en s'emparant de la Gaule, forcèrent les peuples à apprendre leur langue, car elle était seule en usage dans tout ce qui regardait l'administration civile et le gouvernement militaire. En dehors de ce double cercle se conservait la langue nationale, et il arrivait que se trouvant tous les jours en contact les deux se détérioraient mutuellement quoique, selon l'abbé Dubos, les Aquitains eussent appris à parler latin bien plus tôt d'abord et mieux que leurs frères du nord, ils eurent beau quitter le brak et prendre le laticlave<sup>6</sup>, ils eurent beau aller s'asseoir au sénat, jamais leur langage ne se dépouilla des rudes écailles celtiques<sup>7</sup>. Sur ces entrefaites survint la décadence de l'empire, et celle de la langue subit les mêmes vicissitudes ; elle avait déjà passé par trois grandes transformations; appelée d'abord *prisca*, puis *latina*, puis *romana*, elle portait dans les derniers jours

---

<sup>6</sup> Suétone

<sup>7</sup> Schlegel, Sismondi, Michelet, Villemain, se sont trompés en assurant contraire ; voyez Sidonie, Appollinaire, Sévère, Sulpice, César, Julien.

des Césars le nom de *mixta*<sup>8</sup>. Sous les Gordiens, sous l'empereur de Salone, la dégénérescence avança à pas de géant, et après les invasions barbares, qui durent faire de la Gaule méridionale une seconde Babel, deux causes capitales décidèrent son entière corruption.

La première fut le christianisme.

Les chrétiens ne pouvaient prononcer sans crime tout ce qui rappelait les dieux des païens ; or, le latin abondait en expressions impies pour eux : les fêtes, la musique, l'éloquence, la peinture, la poésie, les arts en étaient pleins; ils étaient donc forcés toutes les fois qu'un terme imprudent éveillait en eux une allusion mythologique de le remplacer par un équivalent, et cet équivalent ne pouvait être qu'un barbarisme<sup>9</sup>. La seconde cause fut ce vice de prononciation des Celtes, qui a fait dire à Jules Scaliger qu'ils sifflaient le latin, vice radical, qui bouleversa la langue de fond en comble et engendra à la fin cette rusticité, mère de la *romaine provençale*.

Quelle a été maintenant la part d'influence de celle-ci dans la formation de l'espagnol, du portugais et de l'italien, voilà ce que notre travail préparatoire va nous aider beaucoup à dire.

## ESPAGNOL

Après avoir porté, comme nous avons vu, le nom de vulgaire, la romaine provençale prit celui de limousine ; à quelle époque ? il est probable que ce fut dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Vers l'an 46, saint Martial vint répandre dans les Gaules la parole du Christ ; il fit de Limoges la métropole de la religion nouvelle, et ce premier centre intellectuel, d'où partaient et où aboutissaient les prédications des disciples et les correspondances des nombreux néophytes dut, nécessairement influencer sur le perfectionnement de la langue. Il est certain que celle de Limoges fut toujours la plus polie, et mille ans plus tard, c'est encore le Limousin que nous retrouvons à la tête de la gracieuse phalange des troubadours.

*Le Dictionnaire de Trévoux* dit qu'elle était parlée, dans le Limousin, et les provinces voisines de la Guyenne, le Languedoc, la Provence, le Roussillon.... De là, suivant *Cazeneuve*, elle passa en Espagne. Voyons si l'histoire peut confirmer cette opinion. Charlemagne fit la guerre aux Maures qui occupaient la Catalogne, il les battit ; mais les guerres d'alors avaient une tactique toute particulière ; comme les habitants d'un pays ne tenaient souvent au sol que d'hier, qu'ils venaient d'être jetés là par le pêle-mêle des invasions, le vainqueur après la victoire les refoulait plus loin, et gardait ordinairement la place pour les siens. C'est ainsi que les Maures de Barcelone se rendirent, à condition qu'ils pourraient tous se retirer où bon leur semblerait, le roi y consentit et repeupla la ville avec ses troupes<sup>10</sup>. Si nous réfléchissons maintenant que les troupes de Charlemagne avaient été levées dans les contrées méridionales, nous ne serons pas surpris, qu'en franchissant les Pyrénées, elles aient apporté en Catalogne la langue limousine, qu'elles l'aient installée à Barcelone avec le comte Béra, et que pendant les trois siècles de domination française cette langue ait jeté de profondes racines<sup>11</sup>.

---

<sup>8</sup> Isidore.

<sup>9</sup> Voir dans Tertullien

<sup>10</sup> Chroniques Barcine

<sup>11</sup> Le temps amène dans la suite d'étranges reconnaissances de famille, de nation à nation. Ainsi lorsque la guerre civile jeta à Limoges en 1833 les enfants de l'Espagne, Espagnols et Limousins s'entendirent parfaitement, et avec surprise les uns et les autres reconnurent des frères.

Le même système de colonisation militaire la propagea dans le royaume de Valence après l'expulsion des Maures ; les soldats de l'armée victorieuse qui remplacèrent les enfants d'Allah étaient en majorité Catalans ; joignons à cela les guerres particulières, les alliances de prince à prince, les relations du voisinage et du commerce, et il ne paraîtra pas étrange qu'elle se soit ramifiée jusqu'aux pays voisins.

*Ducange*, en effet, après avoir noté ce nom de limousine, écrit qu'elle fut en usage à Tolède, dans le royaume de Léon, dans les Asturies, dans l'Estramadure, le royaume de Grenade, la Galicie, l'Andalousie et l'Aragon. Les *pères de Trévoux* en signalèrent l'existence dans la Catalogne, le royaume de Valence, dans les îles de Majorque, de Minorque et d'Ivice.

Ceux de Valence et de Catalogne ont, dit *Mariana*, un langage assez semblable au languedocien, ce qui montre leur origine. L'historien espagnol est ici d'accord avec l'historien toulousain *Catel*.

Je viens aux autres écrivains d'Espagne : — Galça, Escolan et André Bosch appellent la catalane, limousine ; ils la font naître à Limoges et lui ouvrent les Pyrénées, devant les armées de Charlemagne. Une chose assez curieuse pour ceux qui à ce nom de limousine se figurent un jargon inculte et barbare, tel qu'il sort encore aujourd'hui des lèvres peu harmonieuses de nos Béotiens de France, c'est que *Galça, Escolan et Bosch* ne tarissent pas sur les louanges qu'ils lui prodiguent.

C'est, assurent-ils, une langue si gracieuse, si courtoise, sentencieuse et douce qu'il n'en existe pas qui en moins de paroles dise plus noblement et mieux. Elle conserve tous les traits de sa mère, la latine.

Le chanoine de Cordoue, dans son *Origine de la langue castillane*, attribue à la domination des Français en Catalogne la ressemblance du catalan et du provençal.

Il fallait, d'autre part, que ce catalan ou limousin fût bien répandu en Espagne, car nous lisons dans *Bernard Gomez*, que Jacques, le roi d'Aragon, eût un moment la pensée de faire transcrire ses décrets en cette langue, et qu'il ne recula que devant la fierté nationale des Aragonais.

Que devons-nous conclure de toutes ces autorités ? — Affirmerons-nous, comme Cazeneuve et M. Raynouard, que la provençale romaine est la source de la langue espagnole ? non, nous regarderons ailleurs et plus haut, et nous verrons, je l'espère, plus loin.

Vous vous rappelez qu'il a été établi au commencement que les premiers habitants connus de l'Espagne furent des Celtes ; comme dans la Gaule méridionale, à ces *Ibères* vinrent se mêler des colonies grecques ; les Romains remplacèrent ces derniers, et par leurs écoles, par les guerres de *Sertorius*, par le commerce, par leurs lois, ils naturalisèrent si bien leur langue que ni Goths, ni Maures ne purent l'arracher du sol. Or, figurez-vous, au huitième siècle, cet idiome romain espagnol, empreint déjà d'une couleur celto-grecque, et qui se trouve cerné au midi par les Arabes, au levant par les Catalans, au nord par les Cantabres, il emprunte de tous côtés et les mêmes causes produisent les mêmes effets, c'est-à-dire, que l'espagnol, né comme le romain-provençal d'une mixtion progressive de l'élément celtique, grec, latin, arabe, ressemble parfaitement à son voisin.

Qu'il ait pris d'ailleurs une foule de mots et de tournures à la langue limousine, vivante encore en Catalogne, comme une branche détachée de l'arbre méridional, les historiens l'avouent et tout le rend évident.



Je ne parlerais pas, à ce sujet, de l'opinion absurde de l'abbé de la Rue, qui envoie, lui, les Provençaux chercher leur langue chez les Catalans ; mais il a faussement cité Bouche et Pitton ; je le signale donc en flagrant délit de mensonge, et je passe.

### ITALIEN

Toutes les langues ont leur siècle de Louis XIV. Elles atteignent toutes, plus tôt ou plus tard, ce point classique de perfectionnement après lequel il n'y a plus que déchéance ou rénovation. Le onzième siècle fut l'époque donnée à la romaine-provençale ; elle quitta les noms qu'elle avait portés jusqu'alors, pour prendre celui des troubadours, et cette noble myriade d'hommes de génie qui brille encore de tant d'éclat dans le passé poétique du midi, l'enrichit d'harmonie et de splendeur. Elle alla se parer de mollesse et de grâce dans les cours d'amour. Douce et mélodieuse elle fut entre toutes les autres quand elle coula des lèvres d'Adalazie, de Bertrand, de la belle Estéphanète de Gantelmes, assises pour les arrêts d'amour sous les lauriers de Romani. Empereurs et rois ouvrirent alors à la gaie science les salles de leurs palais ; les fêtes des châteaux, l'amour des dames, le dévouement des chevaliers, les applaudissements des peuples, devinrent le prix du cantar provençal, et placés au point de vue le plus haut de la civilisation, les troubadours furent pendant des siècles l'expression la plus noble des idées méridionales.

Mais un terrible tocsin interrompit tout à coup les doux chants de leur poésie ; il sonnait la croisade albigeoise, il sonnait avec un glas lugubre l'arrivée des Anglais et des Francs.

Aussitôt, pour l'indépendance du sol natal, s'unirent les troubadours ; contre notre belle patrie s'avançaient à grands pas les clercs et les moines de Rome, la croix et la torche à la main ; contre eux, marchaient avec une foule aveugle et féroce de barons, les deux plus puissants princes du Nord, les troubadours crièrent aux armes ! — Noble bataillon, sacré par l'honneur et la gloire, ils soulevèrent les peuplades d'Oc, en leur montrant à grands cris les vices qui souillaient la robe de l'Église, ils les remplirent d'enthousiasme en conspuant la félonie des rois, en les couvrant d'amères dérisions, en exaltant jusqu'au ciel le nom des soldats de la patrie.

Inutiles efforts : l'heure de la nationalité était venue, il fallut la laisser mourir et entrer comme frères dans la grande famille française.

Dès lors la langue fut frappée de mort poétique, et de mort politique, dans le midi. Aucun de ses enfants ne l'oublia ; mais, déchuë comme expression littéraire, interdite comme expression civile, peut-être cette pureté qu'elle n'avait conquise qu'après douze siècles de marche, se serait perdue dans les manuscrits des troubadours, si les troubadours n'eussent compté des disciples au-delà des Alpes.

Les Italiens, formés à l'école de nos poètes, voyant périr ce riche idiome provençal, le recueillirent avec empressement et en dotèrent leur patrie. Ils eurent toute facilité pour faire cet emprunt ; car, pendant trois cents ans, Naples et la Sicile, Capoue, la Pouille et la Provence, obéirent aux mêmes maîtres : les deux maisons d'Anjou, en les réunissant sous leur couronne, créèrent les relations les plus intimes entre les Provençaux et les Italiens.

Laissons du reste parler ces derniers.

*Speron-Speroni* avoue que la langue porte au front la marque de son origine<sup>12</sup> ; elle vient de Provence, où elle a pris non pas seulement les noms, les verbes et les adverbes, mais l'art de la prose et des vers.

*Bembo*, en remarquant que l'Italien a succédé au provençal ajoute : Les Toscans ont dérobé aux Provençaux une foule de tournures de phrases, de figures, de sujets poétiques, une foule de vers, et les meilleurs larrons sont les meilleurs poètes<sup>13</sup>.

*Mario Equicola* insiste sur ces emprunts qu'il appelle une riche moisson.

*Crescimbeni* écrit : Les Provençaux fleurirent longtemps avant les Siciliens, et d'eux Siciliens et Italiens ont reçu le jeu de la rime et presque toutes leurs formes de composition<sup>14</sup>.

Ajoutons les aveux de *Dante* et de *Pétrarque* : les affirmations de *Castellano*, du commentateur de l'amant de Laure, *d'Àquirola* et de *Carbonnel* ; disons, avec *Crescimbeni*, que *Castelvètro*, l'abbé de la Rue, de son temps fut ridicule de donner la prééminence aux Siciliens, et déclarons avec le même que nous regardons la chose comme assez prouvée.

### **Je passe au portugais.**

Déjà vous vous apercevez, Messieurs, que la partie de ce travail qui regardait l'espagnol, s'applique également au portugais. Le Portugal, en effet a suivi les mêmes fortunes : il a été Celte, il a été Romain, il a obéi aux Espagnols, obéi aux Arabes. L'affinité est complète jusqu'en 1092.

A cette époque une révolution arrive, qui vient fixer d'une manière décisive le caractère de la langue.

Enflammés par la brillante renommée du Cid, Henri de Bourgogne et son cousin Raymond traversent la France pour aller conquérir en Espagne gloire et butin sur les infidèles. Le mal des ardents décime en chemin leur petite armée. Elle se recrute dans le Béarn ; cinq cents chevaliers du pays suivent le Bourguignon, sous la bannière de Gaston-le-Noir. En Espagne, ils firent des prodiges : Alphonse de Castille les récompensa par la main de sa fille et le gouvernement du Portugal, érigé en comté. Guimaraéns fut la capitale d'Henri.

En prenant possession de cette ville, il y établit les cours d'amour de la Provence, présidées d'abord par la comtesse Thérèse. Là, commença à se former la langue portugaise actuelle dont il n'est pas difficile d'expliquer ainsi la grande ressemblance avec le provençal.

Cette cause mère est appréciée à sa juste valeur par le chanoine de *Cordoue* et *Mariana* ; et je la trouve tellement puissante, tellement évidente, que je m'arrête et ne parle pas même de l'autorité de *Ducange*. Nous voici à la fin de la tâche imposée par la question de l'Institut historique : quelle a été l'influence de la langue romane sur la formation des langues *espagnole, italienne et portugaise* ?

La réponse se déduit d'elle-même. D'abord, il n'existe pas de langue romane proprement dite : on ne peut et on ne doit reconnaître qu'une langue romaine-provençale. Cette romaine-provençale est fille des réactions *celtiques, romaines, gothiques, arabes*, qui ont tour-à-tour renouvelé la face de la Gaule-Méridionale, de l'Espagne, de l'Italie et du Portugal.

---

<sup>12</sup> Ella mostra nella sua fonte d'aver havato la origine.

<sup>13</sup> E pin ne fiuraton quelli che maggiori stati sono e migliori poeti reputati...

<sup>14</sup> Prendessero non solo luso delle rimo ma la maggiore parte delle forme...

Donc, bien qu'elle ait jeté en Catalogne, à Valence, dans les îles de Majorque et d'Yvice, un de ses dialectes, elle a très peu influé sur la composition de la langue espagnole, qui ne laisse pas de lui ressembler parfaitement, parce qu'elle est formée des mêmes éléments.

En arrivant en Portugal, à la suite du duc de Bourgogne, elle a fait éclore une troisième langue identique, parce qu'elle a trouvé les mêmes germes dans le sol.

En Italie, enfin, elle a été adoptée comme sœur par une sœur, et son rôle s'est borné à servir de modèle, pour aider au perfectionnement de l'idiome qui lui ressemblait déjà tant.

Ceux qui voudraient se convaincre de cette quadruple similitude, n'ont qu'à ouvrir les dictionnaires <sup>15</sup> Maintenant, Messieurs, est-ce un vain désir d'investigation, un prétexte ambitieux de controverse, qui m'ont amené à ce travail ? — Oh ! Non ! — Car je professe le plus profond mépris pour la science amassée autour de soi, dans un tel but. Mais à l'horizon, l'avenir est noir : lois, mœurs, institutions, tout tremble dans la vieille Europe, à l'approche de l'ouragan... Nul ne sait ce qui adviendra... J'ai donc cru qu'il pouvait être utile, qu'il était digne devant vous de saisir cette occasion, pour rappeler aux peuples qu'ils sont frères !

---

<sup>15</sup> Elle est en effet si vulgaire, que je me dispense d'un rapprochement qui peut être fait d'une manière à peu près complète en cinq minutes.